

## Article

---

« Les tableaux-pièges de Nicolas Baier »

Lyne Crevier

*Vie des Arts*, vol. 48, n° 192, 2003, p. 39-41.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/52759ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

DOSSIER

PHOTOGRAPHIE

LES TABLEAUX-PIÈGES DE

# Nicolas Baier

Lyne Crevier

**D**ANS UNE INFINIE PERMUTATION DE PETITS RIENS INTIMISTES,  
LES PHOTOGRAPHIES DE NICOLAS BAIER S'IMPOSENT D'EMBLÉE.



Nicolas Baier  
Copies, 2002  
Papier Duraclear (tirage lambda)  
244 cm x 244 cm  
Face-mount sur vitre trempée

Défiant la gravité, Nicolas Baier *flotte* dans l'espace... d'une cuisine. L'immense photographie, *Lévitacion*, exposée parmi cinq autres images, à la galerie René Blouin, en 2001, marquait en quelque sorte une césure par rapport à son travail antérieur.

Son corpus était alors tout orienté vers le motif de la grille. Aujourd'hui encore, si Baier s'adonne plus que jamais aux manipulations numériques sur grands formats, il aménage aussi des effets (spectaculaires) reliés à la matière.

*Nourriture/vaisselle* (2001), œuvre tirée du même solo, montre une autre image de cuisine dont la surface est criblée de taches. Cette manière, résolument picturale, traite les taches comme autant d'*accidents* de parcours que l'artiste aurait volontairement laissé proliférer à la surface de l'œuvre, pour lui donner plus de relief... Au surplus, les œuvres de Nicolas Baier s'attachent aux espaces : de travail, de vie. L'artiste s'approprie ainsi les environnements d'autrui, d'où il extrait des puzzles intimistes fort détaillés.

Dans l'exposition *Liquidation Nico & Cie*, à la galerie Skol, en 1999, Baier charpente de « petits riens » à partir de lieux fixes ou de lieux de passage en les sélectionnant ensuite à la manière d'un entomologiste obsessif. En effet, la règle de l'accumulation prévaut. Des objets familiers et domestiques se retrouvent dans des tableaux photographiques disposés un peu partout dans l'espace : accrochés, appuyés au mur, déposés au sol.

### TOUT LIQUIDER

Au milieu de ce bazar de pacotille, disques compacts, boutons, cendriers, fonds de casseroles, marguerites... tout semble bon (et rond) à Baier pour donner l'impression de vouloir *tout liquider*.

Pourtant, fait remarquer Gilles Godmer, dans le texte d'accompagnement de l'exposition organisée par le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), cette *Liquidation* « amorçait un cycle de création dont font partie toutes celles qui ont suivi. De ce point de vue, la plus récente production photographique de l'artiste, loin de faire exception, en poursuit et en approfondit la direction. »

Dans l'exposition *Espèces d'espaces*, présentée récemment à la galerie Vox, Baier montre par sa manière d'accumuler une foule de documents photographiques – selon le précepte barthésien du *ça été* – des instantanés d'amis et des clichés d'un fragment de mur qui se côtoient pêle-mêle dans *Frise* (2003). De fait, cette reproduction d'un mur d'appartement où tant d'images prolifèrent est à Baier comme le support dévolu à l'*écriture* de son journal intime, où souvenirs, projets et relations sont consignés.

L'*exercice* se rapproche davantage de l'autoportrait que de l'autobiographie proprement dite, précise Godmer dans son essai. Baier, le contemplatif, s'identifie donc à ces objets et à ces lieux, tout ce qu'il y a de plus courant. « Je me reconnais, dit-il, à travers l'inventaire des choses et des murs

qui m'entourent. Je suis ancré aux lieux que j'habite comme à un miroir. »

Le mot « miroir » ne doit pas nous échapper ici. Il place Baier dans un processus de dédoublement, qui toujours se rattache à son travail. Notion qui fait également la part belle à « ses prises de vue multiples en analogique, manipulées par la suite en numérique, dans ses installations les plus monumentales », écrit à ce propos Emmanuel Galland.

Au départ, Nicolas Baier était peintre. Puis la photographie s'est imposée à lui. Ainsi, son œuvre conserve un aspect pictural. Par le truchement de l'ordinateur (l'artiste y a fréquemment recours), « Baier procède par addition d'éléments ou de fragments; une façon de faire, incidemment, qui correspond à la définition classique de la peinture: *per via di pore*, par voie d'ajouts », écrit Godmer.

Ce « faire » de la peinture s'oppose en quelque sorte au « constitutif » de la photographie. De sorte que Baier peut cadrer le coin d'un comptoir, une prise électrique, la surface d'une table à la peinture écaillée, de manière à rendre la composition quasi abstraite.

L'aspect cubiste de ses images, présentées lors de la Biennale de Montréal, *Lundi, 05-06-07, Octobre* (2000), domine. Une simple chambre à coucher – offrant au regard une superposition d'*éléments désynchronisés* –, exige néanmoins une observation attentive pour en apprécier les détails.

Nicolas Baier  
*Absinthe*, 2003  
Papier mat (tirage lambda)  
122 x cm x 183 cm  
Montage à froid sur aluminium,  
laminé mat



### PHOTOGRAPHE À SENSATION

Ainsi, Nicolas Baier se rapproche, en quelque sorte, du mouvement Nouveau Réalisme, fondé en 1960 par le critique Pierre Restany, dont le manifeste publié à Milan a vu le jour en réaction à l'art abstrait, jugé poussif.

L'artiste suisse Daniel Spoerri – pour qui l'objet est pris comme matériau pictural parmi d'autres – y adhère à l'instar des Klein, Raysse, Tinguely... En 1959, à Paris, Spoerri réalise ses premiers *Tableaux-pièges* : il colle des objets sur un support plan, qu'il accroche ensuite au mur, proposant littéralement des natures mortes en trois dimensions défiant les lois de la gravité. Le résultat évoque les restes d'un repas ou les objets qu'on retrouverait posés au hasard sur une table.

De même, Baier défie à sa manière – de photographe à *sensation* – les lois de la gravité et/ou celles de la perspective. Dans *Janvier*, une jeune femme, vue de dos, semble dépassée et par « l'échelle et par la géométrie envahissante de son environnement ».

De son côté, *Absinthe* offre une inquiétante perspective tronquée. Des pots et des récipients de diverses hauteurs, nimbés d'un éclairage vert, se découpent de manière floue sur un fond noir. Notre vue *titube*. Ivre, sans doute, d'avoir trop bu d'alcool interdit.

Au MACM, le solo de Nicolas Baier réunit une quinzaine de photographies, montées sur différents supports. Parmi elles, *Petits riens* (2002) domine l'ensemble. Tout, mais absolument tout ce qui pouvait se trouver dans l'appartement de l'artiste, qui lui sert également d'atelier, a été numérisé pour se déployer à même l'espace photographique.

Devant une pareille exaltation du présent, Pierre Restany suggère une explication dans son essai paru en 1961, *La Réalité dépasse la fiction* : « Ce que nous sommes en train de redécouvrir tant en Europe qu'aux États-Unis, c'est un nouveau sens de la nature contemporaine. Industrielle, mécanique, publicitaire. [...] Nous ne pouvons plus nous permettre ni le recul du temps ni la distance objective. L'appropriation directe du réel est la loi de notre présent. » Sans doute s'applique-t-elle à beaucoup d'artistes, parmi lesquels compte Nicolas Baier aujourd'hui.

Dans l'exposition *De fougue et de passion*, présentée au MACM en 1997, le jeune Nicolas Baier (il est né en 1967) proposait un triptyque *réellement* saisissant : une mosaïque d'images de synthèse aux couleurs éclatantes. La fragmentation de l'image, manière d'évoquer le passage du temps et sa multiplicité, est une constante chez Baier. Ainsi, ses travaux elliptiques, naviguant entre surréalisme, fantastique et onirisme, invitent à des niveaux de lecture d'une complexité grandissante.

### NOTES BIOGRAPHIQUES

NICOLAS BAIER VIT ET TRAVAILLE À MONTRÉAL. SES ŒUVRES PHOTOGRAPHIQUES ONT FAIT L'OBJET D'EXPOSITIONS INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES, NOTAMMENT À L'ESPACE VOX (2002), À LA GALERIE RENÉ BLOUIN ET À LA TPW GALLERY DE TORONTO (2001) ET À LA BIENNALE DE MONTRÉAL (2000). NICOLAS BAIER A REMPORTÉ LE PRIX PIERRE-AYOT, QUI SOULIGNE L'EXCELLENCE CHEZ UN ARTISTE DE LA RELÈVE, EN 2001. SES ŒUVRES FONT PARTIE DE DIVERSES COLLECTIONS PRIVÉES ET PUBLIQUES.

En outre, ses *bricolages* débridés traitent en filigrane de choses aussi sérieuses que le « manque », « l'absence », « le néant » et « l'illusion ». Celui-ci trouve même le moyen d'élever une surface poussiéreuse ou une vieille table au rang de matières dignes d'intérêt.

Ainsi, ne discrimine-t-il rien par rapport à son investigation domestique. Et son œil de *privé* relève la plus infime pièce à conviction qui servira à reconstituer ses intrigues, à la fois si familières et si étranges. Y aurait-il un soupçon de mysticisme chez Nicolas Baier qu'on n'en serait pas autrement surpris! □



Nicolas Baier  
*Janvier*, 2003  
Papier mat (tirage lambda)  
122 cm x 198 cm  
Face-mount sur plexiglass

UN CATALOGUE DE 24 PAGES,  
PUBLIÉ PAR LE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN,  
ACCOMPAGNE L'EXPOSITION.  
LA PUBLICATION COMPORTE UN TEXTE  
DU CONSERVATEUR GILLES GODMER,  
AINSI QUE DES REPRODUCTIONS  
DES ŒUVRES DE NICOLAS BAIER